

MANUELA

Yves Galibert

Yves Galibert

Manuela

© Yves Galibert, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-9700-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

— Dis Théo, tu vois ce que je vois ?

— Je ne sais pas ce que tu regardes mais probablement que oui.

Vanessa et Théo regardaient leur père, Gaël, descendre lentement la passerelle du bateau de croisière qui avait accosté tôt le matin. Sa main droite tenait un sac de voyage et la gauche le coude d'une femme brune, de cheveux et de couleur de peau, à peine plus petite que lui. Un sourire aux lèvres, il était un peu devant elle et l'aidait à passer d'une marche à l'autre avec précaution.

Cette idée de croisière autour du monde trottait depuis longtemps dans la tête de Gaël. Il y pensait depuis qu'il était adolescent. À tel point que lorsqu'il avait quinze ans, il avait donné suite à une émission de radio proposant un poste de mousse sur un bateau de commerce. On lui avait répondu qu'il était trop jeune. Mais l'envie était restée au chaud quelque part dans son crâne. Pourquoi un tour du monde ? Et pourquoi en bateau ? Son prénom pouvait laisser supposer qu'il avait des origines bretonnes, gaéliques pour faire bref. Mais non, ce n'était pas le cas, c'était un pur produit du sud-ouest fanatique de rugby et de foie gras. Il avait interrogé plusieurs fois sa mère sur son prénom. Elle n'avait pas su lui donner une quelconque justification à part, et en soi c'était une bonne raison, que ce prénom lui plaisait, lui avait toujours plu parce qu'il avait une résonance musicale. Son père, lui, n'avait aucune idée sur la question, la mère avait décidé seule. Rien dans leur ascendance connue ne les reliait à cette origine. Peut-être trouverait-il une explication s'il établissait plus tard sa généalogie. Il ne le fit jamais. Cela étant, son prénom ne lui déplaisait pas, au contraire. Court, il se portait facilement et il était original lui semblait-il. De plus, il pensait qu'il se mariait bien avec son nom de famille, Bertrand. Gaël Bertrand, il trouvait que ça sonnait bien. Mais ce n'est pas parce qu'on a un prénom qui sent bon la mer et les vents du large, qu'on a envie de faire le tour du monde. Ce dernier point était de son cru à lui : il avait toujours rêvé de voyages, d'horizons lointains, de découvertes de cultures et civilisations différentes. Il s'était promis d'exercer une activité professionnelle lui permettant de bénéficier d'une ouverture sur le monde. Bien que s'agissant de voyages professionnels de courtes durées, il avait tenu en grande partie sa promesse en ayant eu la possibilité d'aller dans de nombreux endroits du globe. D'autre part, il avait effectué également de longs séjours dans quelques pays. Cela avait été très enrichissant, ce qui était vrai jusque dans l'exercice de sa profession. En effet, une réunion avec un Asiatique ou un Sud-Américain apportait toujours, indépendamment de l'objet même de la réunion, une note d'exotisme dans le comportement des interlocuteurs qui rendait unique la rencontre. Passer d'un monde culturel à un autre, régulièrement, avait pimenté ses voyages. Mais alors, s'il avait beaucoup voyagé dans sa vie professionnelle, pourquoi à quatre-vingt-un ans entreprendre un tour

du monde ? La motivation essentielle, celle qui l'avait emporté sur toute autre considération, était son besoin d'être seul. S'isoler durant une longue période. Pour avoir effectué de nombreuses croisières durant sa vie, il savait qu'un paquebot offrait un environnement adéquat. Il était convaincu qu'il y serait bien. Il serait logé confortablement dans une cabine avec balcon, certes un espace réduit mais cependant suffisant pour se mouvoir à l'aise. Par ailleurs, il n'aurait aucun souci d'intendance durant quatre mois. Seul face à lui la plupart du temps mais aussi, depuis son balcon, face aux horizons fantastiques et changeants des grands océans de la planète. Avec des escales qui sont autant de sympathiques et variées diversions. Il voulait se trouver en rupture avec son environnement habituel, familial, voire par bien des aspects, oppressant, parce que subitement, de façon totalement inattendue, son épouse était décédée. Un accident domestique banal avait, de façon médicalement incontrôlable, évolué en situation d'urgence ayant eu son aboutissement dans une chambre de soins intensifs. Plongée en coma artificiel dès son arrivée, le chirurgien prononçait le décès une semaine après. La brutalité d'un tel événement qui, quelques jours auparavant, était totalement impensable, avait profondément perturbé Gaël. Certes, ces dernières années, son épouse était fragile. Il devait lui consacrer beaucoup de temps depuis qu'il était à la retraite. Il l'aidait, la soulageait du mieux qu'il le pouvait, mais d'une certaine fragilité à la mort, il y a une marge totalement incompréhensible et donc inacceptable. Il avait besoin d'assimiler ce qui venait de se produire. Ce malheureux dénouement ne lui enlevait pas seulement l'être cher auprès duquel il avait passé près de soixante ans – même si ce ne fut pas un long fleuve tranquille, tant s'en fallait. Elle le privait aussi de ce qui était devenu peu à peu, au fil des ans, et plus le temps passait, plus la contrainte s'exerçait, le centre, le cœur de sa vie et l'essentiel de son emploi du temps : l'assistance médicale à une personne aimée. Qu'elle ne le lui rende pas toujours comme elle aurait dû, était pour lui accessoire. Il exerçait sans aucune réticence sa responsabilité pleine et entière. Il le faisait avec autant d'affection et d'attention qu'il le pouvait, même si certains moments étaient difficiles psychologiquement et physiquement. Il était tout à son devoir d'être humain, parfaitement conscient, acceptant l'obligation morale. Comme tout un chacun, il avait eu d'autres projets pour sa retraite : il les avait abandonnés sans à-coups émotionnels, comme des jouets que le temps a rendus désuets. Il n'éprouvait aucun regret. Et là, soudainement, tout était remis en question. De marié il devenait veuf ; de deux, il passait à un. C'était un virage à cent quatre-vingts degrés. Cet élan qui était le sien, celui qui le conduisait tous les matins à aider

celle qu'il aimait, avait été interrompu de façon irréversible. Une telle perturbation n'est pas grave lorsqu'on est dans la force de l'âge, voire cela peut être une chance. Mais à l'âge de Gaël, lorsqu'on se trouve sur la dernière ligne droite, c'est loin d'être une simple mésaventure, c'est un bouleversement total jusque dans les moindres détails. S'ajoute à cela que toute erreur est rédhibitoire. À cet âge-là, il n'y a plus le temps nécessaire pour se reprendre, pour rebondir si une maladresse est commise. Il était donc absolument indispensable qu'il s'adapte. Pour ce faire il fallait qu'il s'isole pour réfléchir soigneusement, sans contrainte, sans avoir à se soucier du quotidien. Il devait s'efforcer d'ébaucher les contours de ce qu'allait être sa vie, ces quelques jours, semaines, mois et années qui lui restait à vivre. Seul pour combien de temps ? Comment allait-il évoluer ? Il n'en savait rien évidemment, tout au plus était-il parfaitement conscient, depuis la fin de son adolescence, qu'il était né pour mourir. Ce gouffre qui venait de s'ouvrir sous ses pieds avec une soudaineté ahurissante, lui faisait toucher du doigt, comprendre, réaliser, que le saut dans l'au-delà était du domaine de l'imprévisible le plus absolu. Entre le décès de son épouse et le sien allait s'écouler un laps de temps indéfini. Il devait le combler : par quoi ? De quoi ? Sous le choc, il n'en avait eu aucune idée durant quelques semaines. C'est pourquoi il avait décidé de s'isoler pour y réfléchir. Dans son esprit, cette croisière était un compromis. Elle lui permettait de satisfaire cette nécessité incontournable d'y voir clair en lui-même en évitant de se plonger dans la grisaille, dans le taciturne, dans le ressassement, dans des souvenirs obsédants, voire dans le macabre, ce qui se serait produit s'il était resté cloîtré chez lui. Il avait au contraire décidé de procéder à cette remise en question, profonde et nécessaire, dans un environnement agréable, respectueux de sa solitude et dans un cadre aux multiples possibilités de divertissements. Il y serait bien, il le savait. Il avait procédé à la réservation d'une croisière avec un départ éloigné dans le temps, un an après le décès, mais il n'avait eu guère le choix.

Résidant en Espagne, il avait embarqué à Barcelone sur ce paquebot de plus de deux mille passagers auxquels il fallait ajouter les mille membres d'équipage. Ça allait être son chez lui durant quatre mois. Contrairement à une opinion largement répandue qui vilipendait ces immenses navires, il n'était pas gêné par le gigantisme de l'habitacle. Plusieurs fois, il avait expérimenté qu'on n'est jamais obligé de se mêler au gros de la troupe. On peut profiter de tous les avantages proposés et se réfugier ensuite dans une cabine parfaitement insonorisée : le nombre de passagers est alors un critère sans valeur. Il suffit de

trouver son mode opératoire, son mode de fonctionnement, de se créer une routine, de faire son trou, comme en tout autre lieu en quelque sorte. Pas plus ni moins. Certes, l'intimité d'une navigation sur un yacht, ou un beau catamaran, présente, sans aucun doute, plus de charmes et d'atouts – mais implique aussi la contrainte de la promiscuité. C'est le principal paradoxe avec une croisière multitudinaire. Par suite, aucune frustration ne venait ternir le plaisir de l'embarquement dans son building. Des amis l'avaient amené pratiquement au pied de la passerelle. Une fois les formalités terminées, une bouteille de cava – mousseux Catalan – et des chocolats, l'attendaient dans sa cabine. Il avait connu beaucoup moins accueillant. Il défit et rangea ses affaires personnelles, puis décida de faire le tour du locataire. Il ne fut pas déçu, tout était bien conforme à ce que la brochure décrivait. La salle de sport avec ses larges baies donnant sur la mer ; le spa dont la seule vue reposait ; la salle de jeux scintillante ; les grandes piscines, intérieure et extérieure, bordées de chaises longues que du personnel maintenait en ordre parfait comme dans les palaces de la Côte d'Azur ; les ponts-promenades toujours accueillants pour un moment de solitude rafraîchi par le vent marin ; et, pour finir, les bars et salles de restaurants décorés sobrement, qui étaient autant de promesses de moments agréables. Il apprit que le chef avait été étoilé. Les étoiles font toujours rêver, et tout en marchant, c'est ce qu'il faisait. Il avait fait le bon choix, il n'en doutait pas mais il était tout aussi conscient qu'il devait quitter ce havre de confort avec les idées claires sur l'inflexion qu'il devait nécessairement donner à sa vie. Il s'était fixé une mission et il la mènerait à bon port, sur un bateau c'était le moins qu'il puisse réaliser. Pour ce faire, il jouissait d'une grande chance : aussi curieux et surprenant que cela puisse paraître à quelqu'un qui n'a jamais vécu un tel moment, il était, sans emphase romantique, habité par sa défunte épouse. Pour résumer un état émotionnel très complexe qu'il n'arrivait pas à mettre en mots, ce décès s'apparentait plus à une absence qu'à une disparition. Il n'était pas dupe cependant, son état de conscience était intact. Mais, quoi qu'il en fût, c'était bien cette réalité-là qu'il vivait : elle était toujours là. Souvent, il lui parlait ou lui demandait conseil. Par exemple, ce qu'elle pensait de telle ou telle décision qu'il s'apprêtait à prendre. Il avait été profondément choqué, ébranlé, déboussolé, le choc avait été d'une rare violence, mais le temps avait fait cependant son œuvre. Il n'était pas triste comme on l'entend habituellement même si, quelquefois, un souvenir particulièrement vif perturbait fortement son humeur. Il vivait quotidiennement avec une absente dans une sorte d'antinomie, c'est-à-dire qu'il évoluait dans un appartement qu'elle avait entièrement décoré, toute chose lui

rappelant son épouse, son absence, mais, en même temps cet ensemble témoignait de sa présence. Au début, il la cherchait partout, en permanence, sans en être tout à fait conscient. Il la revoyait vivre dans ses faits et gestes quotidiens, souvent répétitifs. Là, disant bonjour en se levant, passant la tête dans l'entrebâillement de la porte du couloir alors que Gaël était en train de lire dans un coin du salon. Il se levait aussitôt pour l'embrasser. Ici, elle était à la table du petit déjeuner devant son bol de céréales, racontant les rêves qu'elle avait eus durant la nuit, ou là encore, elle marchait s'appuyant sur sa canne pour aller au salon et prendre place dans son fauteuil préféré pour regarder les informations à la télévision. Il l'aurait aperçue alors qu'il n'aurait été qu'à moitié étonné : « Tiens, tu es revenue ! ». Les mois passant, le sentiment de solitude s'empara de lui. Durant quelques semaines, il s'étonnait de ne trouver personne en rentrant chez lui. Peu à peu, il s'installa très précautionneusement, imperceptiblement un peu plus chaque jour, dans cette situation tout à fait nouvelle pour lui, être seul. Ne plus voir personne sitôt la porte de l'appartement fermée, ne plus parler, s'entendre marcher, ne voir que l'inanimé, heureusement familier, sur lequel le regard rebondissait parce que ne correspondant pas à ce qu'il voulait voir. Après cinquante-sept ans de mariage, être seul n'est pas une sinécure. Surtout lorsque cette situation s'impose dans votre vie, sans crier gare, sans aucune préparation, sans aucun signe avant-coureur. Ça lui était tombé dessus sans qu'il ait pu s'y préparer. Au début ce fut l'hébètement, ensuite le refus –ce n'est qu'une absence –pour finalement faire face au vide. Ses enfants vivants loin de Madrid, il n'était entouré que de quelques rares amis, lesquels, appliquant les règles de la bienséance, comprenaient et compatissaient mais n'étaient jamais présents le matin lorsqu'il prenait son petit déjeuner. Tout seul, avec pour tout horizon une chaise vide. Heureusement pour lui, Gaël avait toujours fait preuve d'une grande capacité d'adaptation, bien plus que la moyenne des personnes. Une fois de plus, cette faculté ne le laissa pas en rade : il s'adapta à son nouveau et non souhaité mode de vie, avec une relative facilité. Après son départ à la retraite, il avait compris qu'à son âge, faute d'occupation professionnelle, d'obligations de toutes sortes, il fallait introduire dans le déroulement du quotidien, une certaine routine qui repose, qui évite l'interrogation permanente : et maintenant, que faire ? Cette routine, patiemment instaurée, avait été grandement bouleversée par le décès, mais peu à peu il en avait substitué une autre, introduisant les indispensables variantes que lui imposait sa solitude. Avant, son épouse participait à bon nombre d'activités. Après, il avait fallu faire sans elle, trouver des béquilles.

Lorsqu'il embarqua pour la croisière, un an après le décès, il était dans cet état d'esprit : apaisé, pas triste, ayant compris, admis et assimilé ce qui lui était arrivé. Certains jours il lui arrivait même de penser, certes avec un sentiment de culpabilité, que son épouse, sans le vouloir, lui avait facilité la gestion de sa fin de vie. En effet, face à l'avenir, il disposait maintenant de la libre disposition de lui-même, sans aucune espèce de contrainte. Cependant, sa personnalité le conduisait naturellement à éviter tout excès, ce changement n'influant en rien sur son comportement. Et s'il en était à ce stade de relative sérénité, c'est parce qu'elle était toujours là, présente comme elle l'avait toujours été, « partout où je serai, tu seras aussi ». Ce n'était pas dû à un effort volontaire, non, bien au contraire, ça allait de soi, il n'y avait rien de plus naturel, du moins pour lui. Il en était tout à fait conscient.

Mais lui, qu'allait-il devenir ?

« Lorsque je descendrai de la passerelle, dans quatre mois, je devrai avoir répondu à cette question. C'est mon seul objectif et rien ni personne ne m'en dévira ». Gaël avait toujours été un homme déterminé et volontaire dans les actions qu'il entreprenait. Il était convaincu que cette fois-ci encore, sa démarche aboutirait. « Rien ni personne ». Il ne pouvait pas, bien évidemment, se douter de ce qui l'attendait.

Avant d'embarquer, il avait préparé méticuleusement un mode opératoire relativement précis. Celui-ci se décomposait en deux phases. La première était une nécessité : il ne voulait pas se laisser balloter par les flots, c'était pourtant de circonstance, mais bien au contraire maîtriser son emploi du temps. Une fois que sa routine serait bien en place, que ses marques seraient prises, il compléterait cette première phase par la deuxième en consacrant du temps à l'aléatoire, aux surprises que ne manquerait pas de lui réserver la croisière. Sans jamais dévier de l'objectif, point fixe sur l'horizon. Il savait qu'il allait devoir vivre en vase clos avec l'obligation de croiser, voire côtoyer, les mêmes personnes. Au restaurant, sur les ponts, aux bars, à la piscine, à la salle de gymnastique, partout les mêmes, et donc il allait nécessairement, socialement, devoir nouer des relations qui au fil des jours l'entraîneraient vers des activités qu'il ne pouvait prévoir. Saluer en inclinant légèrement la tête, sourire aussitôt effacé, serrer une main rugueuse, poisseuse, amicale, de circonstance, dès qu'il mettrait le nez hors de la cabine, encore et toujours. Dans la vie de tous les jours,